Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

26 | avril 1999

Diderot, philosophie, matérialisme

La théorie de la connaissance dans la Lettre sur les aveugles

Gerhardt Stenger

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/1151>

DOI : 10.4000/rde.1151

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 1999

ISBN : 2-252-03253-7

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Gerhardt Stenger, « La théorie de la connaissance dans la Lettre sur les aveugles », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 26 | avril 1999, mis en ligne le 04 août 2007, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/1151> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.1151>

Propriété intellectuelle

La théorie de la connaissance dans la *Lettre sur les aveugles*

Dans les années quarante du XVIII^e siècle, une nouvelle génération philosophique, plus subversive que son aînée, investit la scène intellectuelle et prépare le terrain à l'équipe encyclopédique et au grand mouvement de 1750. Grâce aux *Lettres philosophiques* (1734) et aux *Éléments de la philosophie de Newton* (1738), la propagande de Voltaire en faveur de la pensée anglaise a largement contribué à discréditer, dans l'esprit du public cultivé, le rationalisme cartésien, assurant le triomphe de l'empirisme dans les domaines de la philosophie et de la science. En 1746, l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* de Condillac reprend l'*Essay concerning human understanding* de Locke (1690) en l'orientant dans une direction nettement sensualiste ; trois ans plus tard, Diderot discute à son tour les thèses de Condillac dans sa première grande œuvre philosophique, la *Lettre sur les aveugles*.

Dans la première partie de la *Lettre*, Diderot rapporte entre autres ses conversations avec un aveugle. Cet homme semble bien à plaindre : il a du mal à recouvrer les choses égarées et la beauté, pour lui, n'est qu'un mot : « combien de choses admirables perdues pour eux ! »¹ Tout cela est peu original, mais très vite Diderot se rend compte de la supériorité de l'aveugle dans de nombreux domaines : « Il a la mémoire des sons à un degré surprenant [...] [Ils] ont pour lui une infinité de nuances délicates qui nous échappent » (p. 22). L'infériorité des clairvoyants vient du fait qu'ils ont plus de sens que les aveugles, autrement dit : plus de sens, moins de finesse dans la perception : « les secours que nos sens se prêtent mutuellement, les empêchent de se perfectionner » (p. 22).

Cette dernière remarque est le point de départ d'une véritable *Critique de la raison aveugle* : en s'efforçant de comprendre la formation et la

1. *Lettre sur les aveugles*, éd. DPV, t. IV, Paris, Hermann, 1978, p. 19. Toutes les références à la *Lettre sur les aveugles* sont tirées de cette édition.

nature des idées chez les aveugles, Diderot entreprend en réalité un examen critique de la capacité de connaître de l'esprit humain. Et le premier résultat auquel il vient d'aboutir, on l'a vu, est accablant : la multiplicité des sens ne garantit pas une meilleure perception². Plus l'homme dispose de sens, plus il est sujet à se tromper, car les sens s'entremêlent au lieu de se compléter :

Je conclus de là que nous tirons sans doute du concours de nos sens et de nos organes de grands services. Mais ce serait tout autre chose encore, si nous les exercions séparément, et si nous n'en employions jamais deux dans les occasions où le secours d'un seul nous suffirait. Ajouter le toucher à la vue, quand on a assez de ses yeux ; c'est à deux chevaux, qui sont déjà fort vifs, en atteler un troisième en arbalète, qui tire d'un côté, tandis que les autres tirent de l'autre. (p. 26)

Diderot ajoute que, d'une certaine manière, nous sommes aussi « aveugles » que les vrais aveugles, car notre sens du toucher n'est guère mieux formé que celui de la vue chez eux. Nous sommes des aveugles parmi les aveugles, et nous aurions tort de nous croire supérieurs à eux : « Notre aveugle nous dit [...] qu'il aurait été tenté de nous regarder comme des intelligences supérieures, s'il n'avait éprouvé cent fois, combien nous lui céditions à d'autres égards » (p. 23).

Le témoignage de l'aveugle n'a pas pour principale fonction de confirmer une évidence : tout le monde sait en effet que les aveugles sont capables de perfectionner les sens qui leur restent pour vivre à peu près normalement comme les clairvoyants. Diderot essaie bien plutôt de nous faire comprendre que, si la vue dont nous jouissons nous confère certains avantages dans la vie de tous les jours, il ne faut pas en conclure qu'elle nous garantit une meilleure perception de la réalité. Comme le dit si justement l'aveugle lorsqu'on lui demande s'il aimerait avoir des yeux : « J'aimerais bien autant avoir de longs bras : il me semble que mes mains m'instruiraient mieux de ce qui se passe dans la lune que vos yeux ou vos télescopes. [...] Il vaudrait donc bien autant qu'on perfectionnât en moi l'organe que j'ai, que de m'accorder celui qui me manque » (p. 23).

2. Cela ne semble pas être l'avis de Condillac : « Mais puisque la perception ne vient qu'à la suite des impressions qui se font sur les sens, il est certain que ce premier degré de connaissance doit avoir plus ou moins d'étendue, selon qu'on est organisé pour recevoir plus ou moins de sensations différentes. Prenez des créatures qui soient privées de la vue, d'autres qui le soient de la vue et de l'ouïe, et ainsi successivement ; vous aurez bientôt des créatures qui, étant privées de tous les sens, ne recevront aucune connaissance. Supposez au contraire, s'il est possible, de nouveaux sens dans des animaux plus parfaits que l'homme. Que de perceptions nouvelles ! Par conséquent, combien de connaissances à leur portée, auxquelles nous ne saurions atteindre, et sur lesquelles nous ne saurions même former des conjectures » (*Essai sur l'origine des connaissances humaines*, dans *Œuvres*, Paris, 1749, t. I, p. 21 (I, II, 1, 3)).

La leçon de tout cela ? Pour mieux connaître la nature, le philosophe ou homme de science a parfois intérêt à adopter une attitude d'aveugle, c'est-à-dire à se méfier de ce que voient ses yeux, car le « spectacle » de la nature risque de lui en imposer. C'est parce qu'ils ont succombé au pouvoir de l'image, et notamment de l'image microscopique, que tant de physiciens ont essayé de démontrer l'existence de Dieu par les merveilles de la nature. En revanche, « ce grand raisonnement qu'on tire des merveilles de la nature, est bien faible pour des aveugles » (p. 28). Les aveugles, qui ne sont pas arrêtés par la *superficie* des choses, sont capables de pousser plus loin leurs « extravagances »³, ce que le faux aveugle Saunderson prouvera de manière éclatante dans la deuxième partie de la *Lettre*...

Dans la troisième partie de la *Lettre sur les aveugles*, Diderot spéculer sur le célèbre « problème de Molyneux » qui a fait couler beaucoup d'encre au XVIII^e siècle⁴. Ce fameux problème fut évoqué, pour la première fois, par Locke dans son *Essai philosophique concernant l'entendement humain*. Au début du livre II, le philosophe anglais observe, au sujet des perceptions sensibles, que « les Idées qui viennent par voie de Sensation, sont souvent altérées par le Jugement dans l'esprit des personnes faites, sans qu'elles s'en aperçoivent ». Cela veut dire que les idées qui sont produites en nous par l'application de nos sens à des objets particuliers ne sont pas le seul produit de la sensation, mais également du jugement :

Ainsi, lorsque nous plaçons devant nos yeux un Corps rond d'une couleur uniforme, [...] il est certain que l'idée qui s'imprime dans notre esprit à la vue de ce Globe, représente un cercle plat, diversement ombragé, avec différents degrés de lumière dont nos yeux se trouvent frappés. Mais comme nous sommes accoutumés par l'usage à distinguer quelle sorte d'image les Corps convexes produisent ordinairement en nous, et quels changements arrivent dans la réflexion de la lumière selon la différence des figures sensibles des Corps, nous mettons aussitôt, à la place de ce qui nous paraît, la cause même de l'image que nous voyons, et cela en vertu d'un jugement que la coutume nous a rendu habituel : de sorte que joignant à la vision un jugement que nous confondons avec elle, nous nous formons l'idée d'une figure convexe et d'une couleur uniforme, quoique dans le fond nos yeux ne nous représentent qu'un plan ombragé et coloré diversement, comme il paraît dans la Peinture.⁵

3. Voir le chapitre XXXI des *Pensées sur l'interprétation de la nature*.

4. Voir les huit Mémoires présentés par J.-B. Mérian devant l'Académie de Berlin entre 1770 et 1780, dans : J.-B. Mérian, *Sur le problème de Molyneux*. Postface de F. Markovits, Paris, Flammarion, 1984. La meilleure présentation du problème se trouve dans A. Bernabei, « Il "cieco di Molyneux" : un problema di percezione visiva nella Francia illuminista (1737-1754) », *Rivista critica di storia della filosofia*, 30, 1975, pp. 132-166 et dans C. Delacampagne, « Diderot et le problème de Molyneux », dans *Diderot*, éd. F. Lafarga, Barcelona, 1987, pp. 87-94.

5. *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, Paris, Vrin, 1972, p. 99 (II, IX, 8).

Ce que Locke veut démontrer à l'aide de cet exemple, c'est que les *figures solides* ou tridimensionnelles ne peuvent pas être les objets immédiats de la vue, parce que ces figures ne tracent au fond de l'œil que des *surfaces planes*. Autrement dit, l'idée de la distance et de l'espace ne nous est pas fournie par le seul sens de la vue. Pour consolider les figures plates, nous sommes obligés de recourir au seul sens qui, selon Locke, nous donne l'idée de la solidité, et donc de l'espace, à savoir au toucher. C'est du toucher combiné avec la vue, ou plus précisément de la combinaison habituelle des idées reçues par le toucher avec l'acte de la vision, que naîtrait ce jugement de l'esprit qui nous fait apercevoir des reliefs là où la vue seule ne nous montre que des plans.

Là-dessus, Locke présente le problème de Molyneux, qu'il considère manifestement comme une application particulière du problème général de la perception de l'espace :

A cette occasion, j'insérerai ici un Problème du savant M. *Molyneux*, [...] tel qu'il me l'a communiqué lui-même dans une Lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire depuis quelque temps : *Supposez un Aveugle de naissance, qui soit présentement homme fait, auquel on ait appris à distinguer par l'attouchement un Cube et un Globe, du même métal, et à peu près de la même grosseur, en sorte que lorsqu'il touche l'un et l'autre, il puisse dire quel est le Cube, et quel est le Globe. Supposez que le Cube et le Globe étant posés sur une table, cet Aveugle vienne à jouir de la vue. On demande si en les voyant sans les toucher, il pourrait les discerner, et dire quel est le Globe et quel est le Cube.*

A cette question, Locke et Molyneux fournissent une réponse négative, car

*bien que cet Aveugle ait appris par expérience de quelle manière le Globe et le Cube affectent son attouchement, il ne sait pourtant pas encore que ce qui affecte son attouchement de telle ou telle manière, doit frapper ses yeux de telle ou telle manière, ni que l'angle avancé d'un Cube qui presse sa main d'une manière inégale, doit paraître à ses yeux tel qu'il paraît dans le Cube.*⁶

Le problème de Molyneux n'était qu'une hypothèse, et l'on ne savait pas comment se serait comporté un aveugle en chair et en os, lorsque la médecine vint au secours de la philosophie. Les observations effectuées sur le garçon aveugle-né opéré par Cheselden en 1728 semblèrent confirmer la thèse empiriste. Il s'avéra que le malade, en recouvrant la vue, n'avait nullement gagné d'emblée la faculté de voir : « Il ne distingua de longtemps, rapporte Voltaire, ni grandeur, ni situation, ni même figure. Un objet d'un

6. *Ibid.*, pp. 99-100.

pouce, mis devant son œil, et qui lui cachait une maison, lui paraissait aussi grand que la maison. Tout ce qu'il voyait, lui semblait d'abord être sur ses yeux, et les toucher comme les objets du tact touchent la peau ». Cette expérience donna raison à Locke et Molyneux : « Il ne pouvait distinguer d'abord ce qu'il avait jugé rond à l'aide de ses mains, d'avec ce qu'il avait jugé angulaire, ni discerner avec ses yeux, si ce que ses mains avaient senti être en haut ou en bas, était en effet en haut ou en bas »⁷. D'autres expériences, faites sur des sujets différents, donneront les mêmes résultats. Entre les données spatiales du sens du toucher et celles de la vue, il n'y a aucune parenté ; la notion de distance ne s'acquiert que par un long travail de l'esprit.

Condillac n'est pas le premier philosophe à avoir donné une réponse positive à la question posée par Molyneux, mais c'est à lui uniquement que se réfère Diderot. Dans l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*, il affirme que la vue découvre immédiatement l'existence du monde extérieur, de l'espace et des objets. Contrairement à son maître Locke, Condillac refuse de mêler à la sensation visuelle de prétendus « jugements », dont l'âme n'aurait nulle conscience. La vue, comme toute sensation, se livre à nous telle qu'elle est et l'espace, comme la couleur, est une donnée immédiate :

Il est d'abord bien certain que rien n'est plus clair et plus distinct que notre perception, quand nous éprouvons quelques sensations. [...] quelle que soit la nature de ces perceptions, et de quelque manière qu'elles se produisent, si nous y cherchons l'idée de l'étendue, celle d'une ligne, d'un angle, et de quelques figures, il est certain que nous l'y trouverons très clairement et très distinctement.⁸

Abordant de son côté le problème de Molyneux, Condillac affirme que l'aveugle-né peut distinguer le globe du cube non pas parce que les sens seraient liés, mais en vertu de l'identité des idées transmises par la vue et par le toucher :

Certainement tout n'est pas devant lui comme un point. Il aperçoit donc une étendue en longueur, largeur et profondeur. Qu'il analyse cette étendue, il se fera les idées de surface, de lignes, de point et de toutes sortes de figures ; idées qui seront semblables à celles qu'il a acquises par le toucher : car de quelques sens que l'étendue vienne à notre connaissance, elle ne peut être représentée de deux manières différentes. Que je voie ou que je touche un cercle et une règle, l'idée de l'un ne peut jamais offrir qu'une ligne courbe,

7. *Éléments de la philosophie de Newton*, dans : *Œuvres complètes*, t. 15, Oxford, Voltaire Foundation, 1992, pp. 319-320 (II, 7). Cf. le résumé de Diderot dans la *Lettre sur les aveugles*, pp. 60-61.

8. *Op. cit.*, p. 12 (I, 1, 2, 11).

et celle de l'autre qu'une ligne droite. Cet aveugle-né distinguera donc à la vue le globe du cube, puisqu'il y reconnaîtra les mêmes idées qu'il s'en était faites par le toucher.⁹

Si Condillac prétend, d'un côté, que l'aveugle pourra distinguer le globe du cube après l'opération, il convient, de l'autre, que celui-ci sera incapable de *prouver* son jugement : « Que savez-vous si celui qui paraît un globe à vos yeux, ne sera pas le cube, quand vous y porterez la main ? »¹⁰. Condillac avoue que ce n'est que l'expérience du toucher qui apporterait cette preuve, mais contrairement à Diderot, il ne poursuit pas plus loin cette idée¹¹.

Dans la *Lettre sur les aveugles*, Diderot repense lui aussi le problème de Molyneux. Après avoir rappelé « ce qu'on a dit pour ou contre sur cette question », il se propose de répondre à trois questions (en fait, la deuxième et la troisième question n'en font qu'une chez lui) :

1. l'aveugle-né verra-t-il aussitôt après l'opération ?
2. discernera-t-il les figures ?
3. si oui, pourra-t-il à chacune donner le nom qu'il lui donne par le toucher ? (p. 59).

En ce qui concerne la première question, Diderot se place résolument du côté de ceux qui ont nié que l'aveugle opéré fût à même de distinguer les distances, les grandeurs et les figures : « Aussitôt que l'aveugle-né jouit de la faculté de se servir de ses yeux, toute la scène qu'il a en perspective, vient se peindre dans le fond de son œil. Cette image composée d'une infinité d'objets rassemblés dans un fort petit espace, n'est qu'un amas confus de figures qu'il ne sera pas en état de distinguer les unes des autres. On est presque d'accord qu'il n'y a que l'expérience qui puisse lui apprendre à juger de la distance des objets » (p. 59). Ainsi l'œil ne s'éduque pas seul, sans l'entraide des autres sens : il faut que « l'œil apprenne à voir, comme la langue à parler » (p. 60).

Contrairement à Condillac, Diderot ne croit pas au caractère immédiat de la perception. L'image qui se forme dans notre cerveau n'est point identique à celle qui s'imprime sur la rétine, reflet bidimensionnel du monde extérieur. De la rétine au cerveau, les impressions dont l'œil est affecté sont *transformées* par l'attention, la réflexion et l'expérience du toucher :

9. *Ibid.*, pp. 214-215 (I, VI, 14).

10. *Ibid.*, pp. 215-216.

11. On sait par ailleurs que Condillac est revenu sur son jugement dans le *Traité des sensations*, où il donnera raison à Locke et Molyneux.

Il faut donc convenir que nous devons apercevoir dans les objets une infinité de choses que l'enfant ni l'aveugle-né n'y aperçoivent point, quoiqu'elles se peignent également au fond de leurs yeux ; que ce n'est pas assez que les objets nous frappent, qu'il faut encore que nous soyons attentifs à leurs impressions ; que par conséquent on ne voit rien la première fois qu'on se sert de ses yeux ; qu'on n'est affecté dans les premiers instants de la vision que d'une multitude de sensations confuses qui ne se débrouillent qu'avec le temps et par la réflexion habituelle sur ce qui se passe en nous ; que c'est l'expérience seule qui nous apprend à comparer les sensations avec ce qui les occasionne ; [...] en un mot, on ne peut douter que le toucher ne serve beaucoup à donner à l'œil une connaissance précise de la conformité de l'objet avec la représentation qu'il en reçoit [...] (pp. 61-62).

Ce passage est d'une importance capitale, car il témoigne du rejet de la thèse condillacienne concernant le caractère clair et distinct des perceptions¹². Or sans le dire, Diderot en arrive aux mêmes conclusions que Berkeley qui, dans son *Essai sur une nouvelle théorie de la vision* (1709), avait défendu l'idée audacieuse que, pour le voyant lui-même, les grandeurs et les distances ne sont pas données à la vue, mais résultent d'une *construction* ultérieure :

Si grande que puisse sembler, pour nous, une inégalité entre [...] deux choses, c'est à cause de la connexion étroite et habituelle qui s'est développée dans nos esprits entre les objets de la vue et ceux du toucher, connexion par laquelle les idées très différentes et très distinctes de ces deux sens sont si mêlées et si confondues les unes avec les autres qu'elles sont prises par erreur pour une seule et même chose [...].¹³

Pour bien comprendre la position de Diderot par rapport à Condillac et à Berkeley, il faut revenir à la première partie de la *Lettre*, où l'auteur se demande comment un aveugle-né se forme des idées des figures. Selon Condillac, celui-ci se forme « des idées de l'étendue, des grandeurs, etc. en réfléchissant sur les différentes sensations qu'il éprouve »¹⁴ ; Diderot, quant à lui, estime qu'il « a par des expériences réitérées du toucher, la mémoire des sensations éprouvées en différents points : il est maître de combiner *ces sensations ou points*, et d'en former des figures » (p. 29)¹⁵. Le mécanisme de la vision, remarque Diderot presque en passant, ne fonctionne pas autrement : « Nous combinons des points colorés ; il ne combine lui que des points palpables, ou, pour parler plus exactement, que

12. Voir *supra*, pp. 101-102.

13. Dans *Œuvres, tome I*, Paris, PUF, 1985, p. 24 (§ 79). Cette thèse va plus loin que celle de Locke sur l'intervention du jugement dans la sensation.

14. *Op. cit.*, p. 213 (I, VI, 14).

15. C'est nous qui soulignons.

des sensations du toucher dont il a mémoire » (p. 29). La conclusion qui s'impose est lourde de conséquences pour le sensualisme. Contrairement à Condillac selon lequel la perception est la résultante immédiate d'un ensemble de sensations « pures », Diderot tient que la perception d'un objet se fait de manière plus ou moins *abstraite* : « Mais si l'imagination d'un aveugle n'est autre chose que la faculté de se rappeler et de combiner des sensations de points palpables ; et celle d'un homme qui voit, la faculté de se rappeler et de combiner des points visibles ou colorés ; il s'ensuit que l'aveugle-né aperçoit les choses d'une manière beaucoup plus abstraite que nous » (p. 32).

C'est à ce moment-là, dans l'affirmation du caractère plus ou moins abstrait de la perception, que Diderot rejoint Berkeley. Selon ce dernier, les sens apprennent, grâce à l'expérience, à déchiffrer le langage de la nature : il faut, explique Diderot, que « l'œil apprenne à voir, comme la langue à parler » (p. 60). Voltaire, de son côté, résume la théorie de Berkeley de la manière suivante :

Comment nous représentons-nous donc les grandeurs et les distances ? De la même façon dont nous imaginons les passions des hommes, par les couleurs qu'elles peignent sur leurs visages, et par l'altération qu'elles portent dans leurs traits. Il n'y a personne qui ne lise tout d'un coup sur le front d'un autre, la douleur, ou la colère. C'est la langue que la nature parle à tous les yeux ; mais l'expérience seule apprend ce langage. Aussi l'expérience seule nous apprend, que quand un objet est trop loin, nous le voyons confusément et faiblement. De là nous formons des idées, qui ensuite accompagnent toujours la sensation de la vue.¹⁶

Ce langage de la nature réapparaît dans la *Lettre sur les aveugles*. Si percevoir consiste à combiner des points, nous ne percevons pas l'objet même, mais des signes palpables ou visibles. Diderot le dit à sa manière, mais il le dit et se range, contre Condillac, du côté de Berkeley et de Voltaire : « les sensations n'ayant rien qui ressemble essentiellement aux objets, c'est à l'expérience à nous instruire sur des analogies qui semblent être de pure institution » (p. 56).

Ce rapprochement entre Diderot et Berkeley n'est pas sans surprendre car on se souvient de la célèbre polémique de Diderot à l'encontre du fondateur de l'immatérialisme, ou idéalisme, comme on disait au XVIII^e siècle : « On appelle idéalistes ces philosophes qui, n'ayant conscience que de leur existence et des sensations qui se succèdent au-dedans d'eux-mêmes, n'admettent pas autre chose. Système extravagant qui ne pouvait

16. *Op. cit.*, pp. 320-321. Cf. Berkeley, *op. cit.*, pp. 276-277 (§ 147). Pour éviter tout malentendu, l'auteur a remplacé l'expression « langage universel de la nature » par « langage universel de l'Auteur de la nature » dans les éditions ultérieures.

[...] devoir sa naissance qu'à des aveugles ; système qui, à la honte de l'esprit humain et de la philosophie, est le plus difficile à combattre, quoique le plus absurde de tous » (p. 44). Diderot fait alors appel à Condillac et l'invite à combattre l'idéalisme, ou du moins à s'en démarquer car, comme il le remarque malicieusement, son propre système est fondé sur la même base que celui de Berkeley : « L'idéalisme mérite bien de lui être dénoncé ; et cette hypothèse a de quoi le piquer moins encore par sa singularité, que par la difficulté de la réfuter dans ses principes ; car ce sont précisément les mêmes que ceux de Berkeley » (p. 45).

Cette polémique contre l'idéalisme de Berkeley n'est pas une digression de plus mais nous conduit au cœur même de la philosophie de Diderot. Dans la *Lettre sur les aveugles*, il y a trois camps en présence, et chaque camp s'oppose aux deux autres selon un triple clivage :

1) Diderot et Berkeley s'opposent à Condillac, on vient de le voir, au sujet du fonctionnement de la perception ;

2) Diderot et Condillac s'opposent à Berkeley quant aux conséquences « idéalistes » que ce dernier tirera de sa théorie de la vision ;

3) Diderot s'oppose enfin à Berkeley et à Condillac, car tous deux, pour des raisons évidemment différentes, postulent l'existence d'une âme spirituelle dans laquelle se succèdent les sensations. Il ne faut pas sous-estimer le caractère spiritualiste du sensualisme de Condillac qui, à l'inverse de Locke, a catégoriquement refusé l'hypothèse de la nature matérielle de l'âme¹⁷. Ce n'est pas le cas de Diderot qui suggère très tôt que la matière puisse être douée de la faculté de penser (cf. p. 14). A l'âme immatérielle de Condillac et de Berkeley il oppose une sorte de « sens interne » (p. 31), siège de la pensée, de la mémoire et de l'imagination mais qui n'a rien de spirituel. Diderot nous présente, dans la *Lettre sur les aveugles*, l'esquisse d'une authentique théorie matérialiste de la connaissance qu'il approfondira par la suite mais dont les fondements sont empruntés à Berkeley autant qu'à Condillac¹⁸.

Si Diderot s'était rangé du côté de Berkeley dans l'examen du fonctionnement de la perception, il ne le suit cependant pas jusqu'au bout. Le toucher, estime-t-il, n'est pas *absolument* nécessaire pour s'assurer de l'existence et de la forme des phénomènes. Pour échapper aux conséquences idéalistes de Berkeley, Diderot emprunte à Condillac la fiction d'un œil vivant et animé qui finirait par apprendre l'existence des objets extérieurs et de l'espace sans le secours du sens du toucher :

Un œil vivant et animé aurait sans doute de la peine à s'assurer que les objets extérieurs ne font pas partie de lui-même ; qu'il en est tantôt voisin,

17. Cf. *op. cit.*, p. 6 (I, I, 1, 7).

18. Voir aussi, à ce sujet, l'article de C. Delacampagne, pp. 92-93.

tantôt éloigné ; qu'ils sont figurés, qu'ils sont plus grands les uns que les autres ; qu'ils ont de la profondeur, etc... mais je ne doute nullement qu'il ne les vît à la longue, et qu'il ne les vît assez distinctement pour en discerner au moins les limites grossières (p. 63).

Derrière le métaphysicien, le physiologiste commence à pointer son nez : l'œil n'est pas un instrument inanimé mais un organe vivant. Non seulement il ne réagit pas pareillement à chaque instant — la vision se fait « très imparfaitement dans un enfant qui ouvre les yeux pour la première fois, ou dans un aveugle à qui l'on vient de faire l'opération » (p. 61) — mais, en tant que produit de l'évolution, *il s'est fait pour voir* : nier que l'œil puisse s'instruire de lui-même, « ce serait perdre de vue la destination des organes » (p. 63). Il va sans dire que Diderot n'introduit pas subrepticement le finalisme qu'il combat au même moment sous le masque de Saunderson¹⁹, mais il est clair aussi que l'évolution n'est pas si aveugle que ça : si un être vivant réussit à développer un organe donné, ce n'est pas par pur hasard mais parce que, pour « subsister [...] et se perpétuer » (p. 50), il lui a fallu développer cet organe. Dans ce sens, la « destination » de l'œil est bien d'assurer la vision.

Après cette importante mise au point, Diderot revient au problème de Molyneux : il concède volontiers que l'aveugle opéré est incapable de bien voir tout de suite après l'opération mais affirme qu'il lui sera possible, après un certain temps d'acclimatation, de *distinguer* grossièrement les objets, y compris le globe et le cube : « Je pense que la première fois que les yeux de l'aveugle-né s'ouvriront à la lumière, il n'apercevra rien du tout ; qu'il faudra quelque temps à son œil pour s'expérimenter ; mais qu'il s'expérimentera de lui-même et sans le secours du toucher, et qu'il parviendra non seulement à distinguer les couleurs, mais à discerner au moins les limites grossières des objets » (pp. 66-67). Ainsi Diderot répond, comme Condillac, par l'affirmative à la deuxième question, mais en passant par la théorie de la vision de Berkeley qui, elle, est diamétralement opposée à celle de l'auteur de *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines*. On comprend mieux alors ces paroles mystérieuses par lesquelles il avait annoncé sa réponse au problème de Molyneux : « Vous allez voir par l'examen que j'en ferai, combien ceux qui ont prononcé que l'aveugle-né verrait les figures, et discernerait les corps, étaient loin de s'apercevoir qu'ils avaient raison, et combien ceux qui le niaient, avaient de raisons de penser qu'ils n'avaient point tort » (p. 59).

19. Ce finalisme est évidemment présent chez Berkeley : « si nous considérons l'usage et la fin de la vue en même temps que l'état et les circonstances de notre existence présente, nous n'y trouverons pas grand motif de nous plaindre d'un défaut ou d'une imperfection quelconque, pas plus que nous ne pourrions concevoir aisément comment elle pourrait être améliorée. Tant est admirable la sagesse avec laquelle cette faculté est agencée, à la fois pour le plaisir et la commodité de la vie » (*Op. cit.*, p. 246 (§ 87)).

Passons maintenant à la troisième question : l'aveugle, ayant distingué les deux figures après l'opération, sera-t-il en état « de leur appliquer sûrement en les voyant, les mêmes noms qu'il leur donnait au toucher, et s'il aura démonstration que ces noms leur conviennent » (p. 59) ?

Là encore, Diderot propose une réponse originale : en effet, il prétend que tous les aveugles ne donneront pas la même réponse. Si ce sont des « personnes grossières, sans éducation, sans connaissances, et non préparées », Diderot estime que quoique les objets se peignent distinctement sur la rétine des yeux, ces personnes incultes « prononceront : voilà un rond, voilà un carré, sans qu'il y ait de fond à faire sur leur jugement » (p. 67). Autrement dit : leur jugement n'a aucune valeur heuristique. Certains se tromperont peut-être, d'autres pas, en tout cas ils prononcent sans réfléchir.

Diderot propose alors de prendre un philosophe comme Locke, un « métaphysicien ». Après mûre réflexion, celui-ci trouverait la bonne réponse, sans pouvoir cependant être sûr de son jugement : « ce corps me semble le carré, celui-ci le cercle ; mais je n'ai aucune science qu'ils soient tels au toucher qu'à la vue » (p. 68). Qu'en faut-il conclure ? La philosophie spéculative est incapable de prouver la conformité des perceptions avec la réalité.

Enfin, c'est au tour du « géomètre », c'est-à-dire d'un professeur de mathématique comme Saunderson. Comme le métaphysicien, celui-ci trouverait la bonne réponse ; comme le métaphysicien, il s'interrogerait sur son jugement, mais après un moment de scepticisme, il conclurait avec certitude : « Ceux à qui je démontrerais les propriétés du cercle et du carré, n'avaient pas les mains sur mon abaque, et ne touchaient pas les fils que j'avais tendus et qui limitaient mes figures ; cependant ils me comprenaient. Ils ne voyaient donc pas un carré, quand je sentais un cercle ; sans quoi nous ne nous fussions jamais entendus » (p. 69).

Le mathématicien aveugle est assuré de la justesse de son jugement car il peut se référer à l'instance supérieure des clairvoyants, alors que le métaphysicien en est réduit à ses spéculations. Privé d'instance supérieure, il suspend son jugement : « Je serais fort tenté de croire que c'est ce corps que j'ai toujours nommé cercle, et que c'est celui-ci que j'ai toujours appelé carré ; mais je me garderai bien de prononcer que cela est ainsi » (p. 68). Or qu'en est-il des clairvoyants ? Qui est-ce qui nous garantit la conformité de nos perceptions avec la réalité ? Qui est-ce qui nous dit que les perceptions de la vue et celles du toucher ne se contredisent jamais ? « Qui nous a dit, demande Diderot, que nous n'avons point affaire à de faux témoins ? » (p. 72). Contrairement à Saunderson, nous ne pouvons faire appel à une quelconque instance supérieure. Comme le disait Condillac au début de son *Essai* : nous ne percevons que notre propre pensée, mais Diderot rappelle que cette thèse est aussi celle de Berkeley, et que le

système qu'il construit sur cette thèse est irréfutable : « Que dirai-je à celui qui prétendant que, quoi qu'il voie, quoi qu'il touche, qu'il entende, qu'il aperçoive, ce n'est pourtant jamais que sa sensation qu'il aperçoit [?] [...] Il faudrait pour le confondre que je pusse sortir de la nature, l'en tirer, et raisonner de quelque point hors de lui et de moi, ce qui est impossible »²⁰. Condamnés à rester à l'intérieur de la nature, nous ne saurons jamais si les idées que nous avons grâce à nos perceptions nous restituent fidèlement la réalité.

Nous pouvons conclure par trois points. Premièrement, il nous semble qu'il faut être très prudent lorsqu'on parle du « sensualisme » de Diderot. Dans la *Lettre sur les aveugles*, Diderot tient certes à se démarquer de Berkeley, mais il laisse à son lecteur le soin de faire la critique de Condillac. Berkeley et Condillac sont spiritualistes tous les deux alors que la théorie de la connaissance de Diderot est résolument matérialiste : ce n'est pas l'âme qui sent à la suite d'un phénomène sensible, mais un sens interne qui, lui, n'a rien de spirituel ou immatériel. En adoptant, pour l'essentiel, la théorie de la vision de Berkeley, Diderot déplace, en fin de compte, la question de l'origine de nos connaissances sur un autre terrain : il ne s'agit pas seulement de savoir comment nous acquérons nos idées mais surtout dans quelle mesure celles-ci nous renseignent sur la réalité.

Deuxièmement, ce n'est sans doute pas par hasard que la *Lettre sur les aveugles* se termine par l'évocation de Montaigne. Le « sensualisme » de Diderot est un sensualisme profondément sceptique. Non seulement la multiplicité de nos sens constitue un avantage autant qu'une infirmité, mais les sens pris particulièrement, et notamment ceux de la vision et du toucher, ne nous restituent pas la réalité telle qu'elle est : nous ne faisons que combiner des points visibles et/ou palpables. Diderot se plaît en particulier à malmenier le sens de la vue. D'une part, il doit s'allier au toucher pour restituer la distance et la grandeur des objets ; d'autre part, il brouille la perception lorsqu'il interfère avec les autres sens. Ainsi, la réalité nous échappe, ou plus précisément nous ne pouvons pas comparer nos perceptions avec la réalité.

Troisièmement, la *Lettre sur les aveugles* — à l'usage de ceux qui voient — met en garde les philosophes et hommes de science de trop accorder à l'image, à la surface des choses. Comme le dit Saunderson, « tout ce beau spectacle » — c'est-à-dire l'ordre admirable de la nature — ne prouve que pour ceux qui voient (cf. p. 48). Diderot s'attaque ici à la mathématisation de la nature héritée de Galilée et de Descartes et qui, au milieu du XVIII^e siècle, se trouve à son apogée grâce à la science de Newton. Saunderson-Diderot reproche à Newton — qui est expressément nommé

20. Art. PYRRHONIENNE de l'*Encyclopédie*, DPV, VIII, p. 160.

dans le texte (p. 50) — de ne prendre en compte que l'état actuel de l'univers, et de le considérer comme statique. Or pour comprendre que la Nature est en évolution constante et que l'ordre actuel de l'univers n'est que momentané, il faut remonter à l'origine de l'univers où les yeux ne sont « d'aucune ressource » (p. 50). Le philosophe clairvoyant ne doit pas s'en tenir aux phénomènes visibles mais être attentif aux rapports cachés, aux analogies secrètes entre les phénomènes. Diderot développera ce programme quelques années plus tard dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature*, mais on peut constater que dès la *Lettre sur les aveugles*, il procède à une réhabilitation de l'imagination et de l'intuition au dépens du raisonnement purement géométrique. Le modèle de l'homme de science clairvoyant, c'est l'aveugle Saunderson²¹.

Gerhardt STENGER
Université de Nantes

21. Là encore, Diderot s'oppose à Condillac selon lequel le sens de la vue annonce « d'une manière plus éclatante [que les autres sens], l'ordre, la beauté et la grandeur de l'univers » (*op. cit.*, p. 213 (I, VI, 13)).